



LUDOVIC ROUBAUDI



# Le pourboire du Christ



LE DILETTANTE

Éditions de la Plume

## DU MÊME AUTEUR

*Diablo corp.*,  
Timée éditions, 2009.

*Carotide Blues*,  
Timée éditions, 2008.

*Les Chiens écrasés*,  
Le Dilettante, 2006 ; « Folio », 2008.

*Le 18*,  
Le Dilettante, 2004 ; « Folio », 2006.

*Les Baltringues*,  
Le Dilettante, 2002 ; « Folio », 2004.

Ludovic Roubaudi

*Le Pourboire du Christ*

le dilettante  
19, rue Racine  
Paris 6<sup>e</sup>

Couverture : Alice Charbin  
© le dilettante, 2013  
ISBN 978-2-84263-755-2

*À Théodore, Melchior et Phileas*



## I

– Mais regardez-moi qui voilà!? Ce ne serait pas ce grand dépendeur d’andouilles de Rodolphe? Où étais-tu, arsouille, ça fait plus d’une semaine que je te cherche?

Il devait être 15 heures chez Maumo, le meilleur italien de Paris, dans le Marais, station Hôtel-de-Ville, juste derrière le Bazar, lorsque j’y suis arrivé. Auguste était à sa caisse, sous l’escalier au bout du bar.

J’aime beaucoup Gus. On est devenus amis il y a sept ou huit ans après mon premier dîner chez lui. Je lui avais expliqué que son restaurant, si l’on s’efforçait de prendre de la hauteur, ressemblait à un point d’interrogation. La petite terrasse sur le trottoir était le point; l’entrée, un long couloir bordé sur sa gauche par le comptoir, la jambe; et la salle en arc de cercle, juste à la fin du comptoir après un escalier en virgule à gauche, la cursive étonnée. Et d’ailleurs, avais-je ajouté, tout est étonnement dans ce restaurant. Jusqu’à son nom : Maumo, qui n’est pas le diminutif d’Auguste.

Il avait écouté en hochant la tête.

– Maumo... Les juifs pensent que c’est le diminutif de Moïse, les Arabes celui de Mohamed et les mecs comme toi

de Maurice. Tout le monde se sent chez lui et moi je sers tout le monde.

Je passe le voir presque tous les jours pour discuter de nos avanies : moi accoudé au zinc et lui derrière sa caisse, juste sous le tablier de son escalier en virgule. Je ne sais pas comment nous en sommes arrivés à devenir confidents l'un de l'autre. Il me nourrit lors de mes vaches maigres et je lui rédige des suppliques pour les impôts, l'Urssaf, les affaires sanitaires, l'inspection du travail... Enfin, nous sommes amis.

– Tu te souviens de Caroline?

– La blonde? Celle qui a retourné une de mes tables parce que la sauce piquante était trop épicée?

– Celle-là même.

– C'est une plaie cette fille.

– On s'est séparés.

– Bonne nouvelle. Et ça t'a pris la semaine?

– Laisse-moi te raconter. Tu connais Adam? L'autre soir, il m'a proposé une partie de poker.

– Il organise des parties, Adam? Pourquoi est-ce qu'il ne m'invite pas?

– Je ne sais pas... Et puis je m'en fous, ce n'est pas le propos. Tu veux que je te raconte ou pas?

De la main et de la tête il m'invita à poursuivre.

– J'en parle à Caroline qui saute de joie. *J'ai toujours rêvé de jouer*, qu'elle piaille! Parole, je n'arrivais pas à la tenir, elle voulait qu'on y aille de bonne heure. Avant le dîner même. À peine arrivée chez Adam, elle file vers la table sans même un bonjour ou un regard pour les autres. Rien. Une possédée du jeu. Don Carbino et François, déjà installés, la regardaient comme une extra-terrestre. Je leur ai expliqué nos relations et qu'ils m'obligeraient en voulant bien la laisser jouer avec nous.



Pendant ce temps, Caroline s'impatientait en tripotant les cartes...

– J'aimerais bien être un paquet de cartes.

– On s'assied et on commence en douceur. Petites mises et pas de bluff le temps de lui inculquer les règles de base. Au bout d'une heure elle avait gagné cent ou deux cents euros. Tu aurais vu ses yeux devant ses gains ! Brillants comme la bille de la roulette à Macao. Adam propose alors de jouer vraiment et fixe la limite à six heures.

– Il était quelle heure ?

– Minuit, une heure...

– Honnête.

– Peut-être, mais je connais mes loustics. Alors j'ai proposé à Caroline de rentrer. *Oh non* qu'elle dit. *J'aime trop ce jeu... Et en plus je gagne.* J'ai beau lui expliquer que jusqu'à maintenant on s'était amusés et que la partie allait devenir sérieuse, elle ne voulait rien savoir... *Non, non, non, fais ce que tu veux, moi je reste.* Bon très bien. Mais on ne peut pas sortir du jeu avant six heures à moins d'être rincés. *On reste* qu'elle insiste en tapant sur la table. Et nous voilà partis. Une plombe plus tard elle avait tout perdu plus deux cents. Elle ne souriait plus du tout, et vitupérait ce jeu à la noix, notre manque de délicatesse, la fumée de cigarette... Furibarde comme tu la connais.

– Elle a retourné la table!?

– Non mais elle a exigé de partir. J'étais en gain et lui ai rappelé qu'avant six heures les gagnants ne pouvaient quitter la table. Elle a pesté et est allée se coucher sur un canapé. À six heures je l'ai réveillée pour rentrer. Sur le coup elle n'a rien dit mais dans la voiture oh là là... Elle m'a agoni. J'étais un rustre, un grossier, un paysan, un porc au comportement tellement abject que mes amis autour de la table en avaient

été choqués. Tu la connais, dans ces moments-là elle est incontrôlable, alors je conduisais sans écouter. Mais à un moment dans ce bruit de fond colérique et délirant, je l'entends dire qu'elle en a assez d'être traitée comme un objet, qu'elle ne comprend pas pourquoi elle est avec moi et qu'elle ne veut pas rester une minute de plus à mes côtés. Ni une ni deux j'ai arrêté la voiture et elle est descendue. Elle s'attendait à ce que je fasse le tour du pâté de maisons pour la reprendre et m'excuser. Mais walou, mon pote. J'étais fatigué.

Une heure plus tard elle déboulait en furie à la maison. À peine avais-je ouvert la porte qu'elle me volait dans les plumes. Un déluge de beignes, de griffes et de hurlements, un tourbillon d'extraordinaire colère. Bing! Bang! Boum! Dans les tibias, le ventre et la tête. Et les injures à pleine gorge : *fumier, pourri, raclure, pédophile! Tu m'as abandonnée en pleine zone! À la merci de tous les pervers avinés de la capitale. Tu es un monstre! Un psychopathe! Regarde mes pieds, sale ordure, ils sont en sang d'avoir tant marché, tant couru pour éviter le viol.* Et hop ses chaussures qui volent dans la pièce. *Touche mon cœur, ignoble salaud, regarde comme il bat! Mais pas pour toi cochon, pas pour toi! C'est de terreur! Tu veux ma mort, hein, misogyne!* Et voilà le corsage à son tour en vol plané dans les airs. En trois minutes elle était à poil et me cognait de plus belle, hurlant à l'aide et à l'assassinat. Moi j'essayais de la calmer mais peine perdue. À chaque mot d'apaisement, elle repartait au turf de plus belle. Et à hue. Et à dia. *Et pendant que je risquais ma vie tu dormais sagouin! Pim! Pam! Poum!* Des beignes à nouveau, et des postillons en noria à chaque nouvelle insulte! Devant ce déchaînement de furie je me suis assis en attendant la fin de la supernova. Épuisé.

Elle, devant ma silencieuse résignation, sort dans la cour, toute nue. Elle hurle, braille, couine mille morts et mille insultes. Ameute le peuple et les féministes du monde entier. À genoux, les bras en croix et la poitrine au vent, fesses rondes et rouges comme une pomme de discorde, offerte aux regards hilares des voisins à leurs fenêtres, elle supplie la miséricorde de lui prêter main-forte. Sans succès. Depuis le temps qu'ils la connaissent, ils ne s'affolent plus mes voisins, ils se construisent juste des histoires à raconter le lendemain au bureau. De les voir si peu concernés par son malheur ça la déchaîne encore plus la Caroline. Elle hulule qu'elle est la plus victime de toutes les femmes humiliées du monde et de l'univers et repique dans ma cagna pour y tout casser. La vaisselle, les verres, les lampes. *Ah! Pourris, ordures, crapules, bandits! Vous trouvez ça drôle une femme traquée! Une femme terrorisée!* Et brang la lampe! Et vraoum les bouquins qui volent dans la pièce... Comme un meeting au Bourget. Moi j'attendais la fin de l'orage. Qu'elle s'épuise et tombe enfin. D'ailleurs je la sentais de moins en moins vaillante. La fatigue sans doute... Il n'y avait plus grand-chose à briser de toute façon. J'allais enfin pouvoir dormir. Mais voilà qu'elle avise mon Olympia. Une machine offerte par mon père pour mes dix-huit ans. Noir et orange avec double ruban. Elle s'approche, l'attrape à deux mains, la soulève au-dessus de sa tête, prête à la balancer sur le mur. *Repose ça tout de suite Caroline, si tu la casses je te tue. C'est un souvenir de mes débuts.*

*Ah oui!?* répond-elle en sifflant. *Alors comme ça tes petits gribouillis sont plus importants que moi!* Et hop elle la fracasse contre le mur. Là, j'avoue, j'ai perdu mon calme et je n'ai pas retenu la claque qui démangeait ma main depuis plusieurs minutes. Pan! Mais pas fort, hein! Une chiquenaude pour marquer le coup, rien de plus. Mais va doser ta force

après une nuit de poker! Sous le coup, elle titube trois ou quatre pas, toque dans le mur, vasouille de droite et de gauche, se redresse et, brave parmi les braves, me lance avec mépris : *Je suis toujours debout connard!*

La droite est partie aussi sec. Peng... Avec la rotation du poignet et tout le poids du corps sur la jambe de devant. Le parfait direct.

Elle s'est écroulée sans un mot. Toute nue sur le carreau. J'avoue avoir été soulagé du silence revenu. Soulagé de ne plus voir mon gourbi ravagé par Miss Tornade. Je me suis occupé de ma machine puis me suis penché sur elle pour la relever. Ma droite avait bien porté et elle marchait mal. Je l'ai traînée jusqu'à la douche et l'ai passée au jet froid. Flasssssh! Ça l'a remise net d'aplomb, je te le dis. Elle a recommencé à brailler, à hurler que je la tsunamisais. Avec la flotte dans la bouche elle baragouinait comme un goret à l'abattoir.

J'ai arrêté le jet et lui ai demandé si elle était calmée. Mais compte là-dessus, Auguste. Elle a jailli de la douche comme un éclair. Avec ses cheveux trempés et la moitié du visage gonflé par ma droite elle ressemblait à Quasimodo en sueur. *Assassin! Meurtrier! Briseur de couple!* Les coups qui suivent : des pieds, des mains, de la tête même. Elle me roue, me baratte le corps et le crâne. Alors je l'attrape, je la colle au sol et m'assieds sur elle. Tu peux toujours gueuler, ma belle, au moins tu ne me casseras plus rien.

C'est à ce moment que les deux flics appelés par un nouveau dans l'immeuble ont ouvert ma porte. Et ils m'ont vu moi, avec mes cent kilos tout habillé et elle, petite blonde trempée et nue, le visage marqué d'un beau coquard.

À leur entrée elle est repartie comme une sirène de premier mercredi. *À l'aide, au secours! Il m'a enlevée, battue, séquestrée. Arrêtez-le, c'est un maniaque, un serial violeur.*

Pendant une seconde j'ai cru qu'ils allaient comprendre et l'embarquer pour violation de domicile, destruction de biens mobiliers et emmerdements massifs du genre humain. J'étais naïf... Et puis j'étais assis sur elle.

Ils m'ont embarqué au poste avec les menottes. J'y ai passé la journée et j'ai été présenté au juge le lendemain. En dix minutes il m'a envoyé en préventive. Cinq jours plus tard, grâce à son père et aux témoignages des voisins on m'a remis dehors. Mais le juge a été très clair : *Je n'aime pas cette histoire et je déteste les hommes qui frappent les femmes. Mais il n'y a pas de plainte alors je vous laisse courir... Mais le dossier vous suivra. Si vous revenez un jour devant moi, je me ferai un plaisir de vous coffrer pour de bon.*

Voilà Gus. Je ne suis pas fier mais ne me sens coupable de rien... Et pour être honnête, je ne regrette même pas ma droite.

Il y eut un blanc.

– Je n'en reviens pas de ton histoire.

– À qui le dis-tu.

– Ah non vraiment. Je ne m'attendais pas à ça de la part d'Adam. Quand même, quel salaud, organiser une partie sans m'inviter.

Malgré son amour du poker, Gus est de bon conseil. Il m'invita à cesser de perdre mon temps et à m'installer dans une profession en rapport avec mon seul et unique centre d'intérêt : le cul.

– Oh t'exagères.

– Non, je suis sérieux Rodolphe, crois-moi. Parler de Caroline ou de Nathalie ne fait pas deux sujets de conversation... Tu es un monomaniacque.

Une semaine plus tard, je débutais comme rédacteur free lance à *Confessions intimes*, *Lettres osées* et *Confidences féminines*.

On était quatre ou cinq types dans mon genre à se retrouver chaque jour dans un petit bureau de la rue des Pyrénées, pour rédiger à la chaîne les « confessions » torrides destinées à alimenter les rêveries de l'usager des trains de nuit. Ça ne paraît rien quand on le dit ainsi, mais pondre jusqu'à cinquante lettres par semaine sur des thèmes aussi variés et divers que : Comment j'ai découvert la sodomie ; Le plaisir de la fellation ; Tromper son mari dans un train de banlieue... n'est pas à la portée du premier venu. Faut de l'imagination et du style pour conserver une touche féminine aux fantasmes masculins.

Imaginez le travail lorsque les trois titres décident conjointement de publier un numéro Spécial Fellation. Cinquante lettres par titre, cent cinquante pour les trois. À quatre auteurs ça fait trente-neuf histoires par tête de pipe. Une paille me direz-vous. Mais ballepeau ! C'est pire que Sisyphe un travail de ce genre. 1, 2, 3 nous irons au bois : on puise dans ses souvenirs / 4, 5, 6 cueillir des cerises : on pille les grands classiques de la littérature / 7, 8, 9 dans un panier neuf : c'est l'angoisse de la page blanche.

Car une fois dit le plaisir de Mathilde à sucer le gland rose de Babakar, GO au club Med de Cap Skirring, l'émoi de Prunella découvrant son goût pour l'éjaculation faciale, et les orgasmes à répétition de Sylvie lorsqu'elle pompe le contrôleur en dédommagement de son absence de titre de transport ? Qu'écrivez-vous ensuite ? Hein ? Quel pompier ? Quelle pipe ? Je vous mets au défi d'en sortir plus de trente-neuf à la suite sans connaître le trou noir. Le grand oubli.

Heureusement l'éditeur savait nous motiver. Pas par l'argent bien sûr, il était éditeur après tout, mais par la

récompense promise à l'auteur de la confession ayant généré le plus de courrier. Car nous en recevions... Par paquets, par brassées! Un torrent postal à l'attention des Mathilde, Prunella et autres furieuses du cul dont nous étions les créateurs. Le vainqueur de la semaine réalisait pour *Stars du X*, le titre phare du groupe, l'interview de la vedette à la une.

Et pour nous qui vivions à longueur de journée dans des vulves de papier, des croupes d'encre, des orgasmes littéraires et bien souvent dans un célibat réel et insupportable, approcher ces femmes qui faisaient carrière de leurs orifices était une récompense fabuleuse. Pénétrer le milieu de la fesse joyeuse déclenchait en nous des torrents de frissons.

C'est une lettre sur le trouble de Sybille devant l'engin cyclopéen d'un première ligne samoan dans le vestiaire du Racing Club qui me donna le droit d'interviewer Gertrud Ball, starlette montante du porno alternatif, et doublure anale des grandes vedettes du X. Notre première rencontre ne fut pas une réussite mais comme je pouvais servir les intérêts de sa carrière et qu'elle me faisait découvrir les joies de la sodomie, nous nous revîmes à plusieurs reprises. Au final nous nous retrouvâmes en couple avant de découvrir que nos deux caractères s'accordaient bien.

Gertrud avait de grandes ambitions et travaillait d'arrache-pied pour devenir une vedette à part entière.

Un soir, après une bonne partie de jambes en l'air dans son studio de Bastille, nous eûmes l'échange qui transforma mon existence.

– Ne crois pas que je vais rester doublure toute ma vie, Rodolphe... Je connais mon talent et mes faiblesses. Je développe l'un et travaille les autres. Tu verras, un jour je percerai.

– J'en suis convaincu, Gertrud. Tu as un véritable potentiel.

– Tiens, en parlant de ça, et si je peux me permettre, tu devrais arrêter de regarder mon potentiel et te concentrer sur le tien. Tu ne vas quand même pas être gratte-papier toute ta vie.

– Gratte-papier!? Ce n'est pas très gentil... C'est grâce à lui que nous nous sommes rencontrés.

– Je ne voulais pas te blesser, mais je trouve que tu gâches ton potentiel.

– Oh je te rassure, je n'écrirai pas toute ma vie dans des journaux de fesses. Un jour je me mettrai à mon roman...

– Mais je ne parle pas de ton écriture, Rodolphe.

– Ah? De quoi parles-tu alors?

– T'as vu le machin que tu as?

– Le machin?

– Ta bite bon sang!!! Quand on a un truc comme ça entre les jambes, un mandrin de seigneur, on ne se cantonne pas à le servir en privé. On en fait son outil de travail. J'ai l'expérience des hommes tu sais... avec ce que j'ai vu dans mon lit et sur les plateaux depuis cinq ans, tu peux me faire confiance... Alors je te le dis, tu as le potentiel. Tu te situes même dans la catégorie haute question avantage physique.

– Tu crois vraiment?

– Écoute, je vais te présenter au Maître et il te fera faire un bout d'essai.

– Le Maître?

– Le patron des productions Erosaphic. Une des plus grosses maisons de la place de Paris. S'il te prend dans son écurie, ta carrière est assurée.

– Et s'il refuse?

– Tu plaisantes. Avec ta gueule d'amour et ta queue de



taureau, il se demandera même comment il a pu passer à côté d'une star telle que toi.

– Tu es sûre?

– Je ne plaisante jamais avec les choses sérieuses.

Nous avons rendez-vous avec le Maître dans son bureau de la rue François-Miron, dans le IV<sup>e</sup> arrondissement de Paris, un lundi à 14h30. Je me souviens de l'heure avec précision parce que Gertrud m'avait tellement monté le bourrichon avec cette rencontre décisive que j'ai vécu les semaines précédentes dans un état de stress et de tension permanent. D'après elle, le plus important était de suivre un régime alimentaire sévère.

– Il faut être en forme pour ce métier... Une condition physique hors pair. On ne le penserait pas mais un acteur de boules c'est un sportif de haut niveau. Tu dois t'entraîner tous les jours pour être performant à chaque prise. Et puis mange de l'ananas. Mais du frais, hein! Pas en boîte. Ça augmentera ta production de sperme. Et c'est important le sperme pour réussir.

– Tu crois vraiment?

– Je veux. Si tu crachotes trois gouttes tu n'iras pas loin. Il faut que ça gicle, sans ça ce n'est même pas la peine d'espérer percer dans le métier. Et en plus l'ananas donne bon goût. Et si toi tu t'en fous, pour nous c'est important, le goût.

De ce jour-là, comme un entraîneur préparant son poulain, elle géra mes protéines, me gava d'ananas matin, midi et soir, surveilla ma condition physique, ma souplesse, sans oublier de m'enseigner la physiologie de base de l'appareil reproductif masculin.

– La femme a un cycle de vingt-huit jours. L'homme de soixante-douze.

- On a un cycle nous?
- Ben oui, toi aussi tu es sujet aux rythmes de la nature. On ne t’a donc rien appris à l’école?
- Soixante-douze jours quand même... T’es sûre?
- Je suis une professionnelle, je sais de quoi je parle. Alors je t’en prie tais-toi. Au départ, tes testicules produisent des spermatozoïdes qui vont être stockés pendant soixante-douze jours dans les épидидymes où ils vont se développer et devenir des spermatozoïdes. Tu dois donc travailler à améliorer la qualité de ton sperme sur une période de soixante-douze jours. Il faut les gaver d’ananas pour les fortifier et augmenter l’épaisseur du liquide. Parce que tu ne dois pas uniquement éjaculer beaucoup : il faut aussi éjaculer crémeux et blanc.
- Mais si jamais je vidais mon stock avant soixante-douze jours, j’éjaculerai quoi?
- Du liquide séminal et d’autres cochonneries du genre qui n’ont aucun pouvoir de fécondation. Mais on s’en fout. Tu n’es pas là pour assurer la pérennité de l’espèce mais pour faire jaillir ton talent. Reprends un peu d’ananas.

Et ce fameux lundi, après m’être tapé quatre œufs, une saucisse et trois tranches d’ananas frais au petit déjeuner, nous nous étions rendus vers midi chez Maumo, où Gertrud m’avait commandé un tartare de première, une assiette de charcuterie corse, une omelette au lard et vingt centimètres de boudin aux pommes. J’allais commander un café lorsque Gertrud, qui avait le nez plongé dans le menu, se redressa brusquement et demanda à Auguste :

- Il y a de l’ananas?
- Ah je n’en ai plus. J’ai passé mes dernières tranches en début de service. Mais j’ai une mangue du tonnerre.

– Je me fous de ta mangue Gus. Il nous faut de l’ananas. Pour tout avouer, je commençais à en souper de son ananas. L’idée d’en manger encore une tranche me soulevait le cœur.

– Ce n’est pas grave, Gertrud. De toute façon je n’ai plus très faim.

– Tu plaisantes j’espère?! Tu ne vas pas faiblir si près du but?

– Ben...

– Ben rien du tout. Gus, peux-tu nous trouver de l’ananas? Mais du frais! Je ne veux pas de conserve.

– À cette heure, ça va être dur. Les primeurs d’à côté sont fermés jusqu’à 15 heures. Mais si vous pouvez attendre jusque-là, dans trois quarts d’heure vous en aurez.

– Ah ce n’est pas possible. Rodolphe a un rendez-vous super-important à 14h30. Il nous faut de l’ananas avant.

– Ça va, Gertrud. Avec ce que j’en ai bouffé, j’en ai largement pour plus de soixante-douze jours.

Mais elle ne l’entendait pas de cette oreille. Avec un regard furibard, elle se leva, jeta sa serviette sur la table.

– Écoute-moi bien, Rodolphe. Tu ne vas pas me gâcher ma chance par tes caprices. On a décidé de faire de toi une vedette, et vedette tu seras.

Se retournant alors vers Auguste, elle lui planta l’index dans la poitrine.

– Tu te débrouilles comme tu veux, Gus, mais je veux de l’ananas sur cette table dans dix minutes. Après ce sera trop tard, nous avons un rendez-vous capital à la demie.

– Et il a besoin d’un ananas pour ce rendez-vous?

– C’est un casting, Gus, lui ai-je dit en guise d’explication.

– Un casting de quoi?

– Je vais être acteur. Je me lance dans le porno.

Il m'a regardé une seconde en silence, a tourné ses yeux vers Gertrud, et a lâché un petit sifflement.

– Alors là chapeau.

Malgré tous les efforts d'Auguste et de ses serveurs mobilisés pour l'occasion, nous n'avons pas trouvé d'ananas frais. Nous nous sommes néanmoins dirigés, Gertrud et moi, vers la rue François-Miron. Plus nous approchions plus elle devenait nerveuse.

– Tu te souviens bien de tout? Hein? Tu te décontractes, tu fais le vide et tu bandes. Laisse-toi aller et tout ira bien. Et quand tu t'adresses à lui, appelle-le *Maître*. Tu n'oublieras pas, hein? Maître. Il y tient.

Tout en marchant, elle me remettait les cheveux en place, me pinçait délicatement les pommettes pour accentuer ma bonne mine.

Pour tout dire, si elle n'avait pas été là, sans doute n'aurais-je eu aucune appréhension à me mettre nu devant le Maître et à lui dévoiler l'étendue de mes qualités d'acteur. Mais là, avec ce torrent d'inquiétude à mes côtés, je sentais le stress me gagner.

– Et puis tu sais, si tu n'as pas eu d'ananas au déjeuner, ce n'est pas si grave. Avec la préparation que je t'ai concoctée tout devrait bien se passer. Mais enfin quand même. Pas d'ananas dans un restaurant du standing de Maumo... Il baisse Gus, il baisse...

Les bureaux des productions Erosaphic se trouvaient au quatrième étage d'un vieil immeuble à façade crème ouverte de hautes fenêtres sans volets. Le hall d'entrée, identique à quasiment tous ceux du quartier, sombre et étroit, servait de local poubelle, de placard à poussettes et d'espace boîtes aux lettres. L'escalier penchait dangereusement sur la droite et, entre le deuxième et le troisième, la rambarde branlait si